

cadavre, fut d'abord un véritable délire. Lorsque les cœurs forts fléchissent enfin, il est rare qu'ils ne tombent pas aux plus profonds abîmes du désespoir. Pendant plusieurs heures, ce ne furent que des cris, des sanglots, des torrens de larmes suivis d'abattemens effrayans. Mais quand cette ame, un instant bouleversée par un coup inattendu, eut pris enfin possession de son malheur et s'y fut habituée, elle devint plus calme. A ces transports de la première douleur succéda une désolation moins aveugle; le premier choc avait été un coup de foudre qui avait terrassé Antoine; revenu à lui, il se regarda et interrogea ses souffrances. Il se rappela tout à coup la lettre de Louise dont il n'avait vu que les premières lignes; il la chercha et la lut tout entière. Alors des larmes moins brûlantes tombèrent de ses yeux. Il baisa ces caractères tracés par la main d'un ange, et

pressa contre son sein cette relique sacrée.

Mais cette lettre de la jeune fille ne lui donnait que de bien vagues détails sur la cause de son suicide. Plus capable de rassembler ses idées, Antoine chercha quel pouvait être celui dont l'indifférence l'avait tuée. Le premier nom qu'il entendit retentir dans son ame fut celui d'Arthur Boissard; mais il eut honte de ce soupçon sans fondement, et le repoussa à l'instant comme une inspiration de la haine.

Cependant, lorsqu'il le vit plus tranquille, Randel renouvela ses prières pour l'arracher à l'affreux spectacle qu'il avait sous les yeux; mais Larry répondit :

— Je ne quitterai point ce cadavre qu'on ne l'ait déposé dans la terre.



Et comme Randel avait paru inquiet sur ses projets :

— Tu peux me laisser seul sans crainte, avait-il ajouté; ne faut-il pas que je vive pour lui dresser une tombe?

Rassuré par ces paroles, et sachant que la douleur a besoin de silence et de solitude, Randel avait consenti à se retirer.

Antoine était donc seul près du lit de Louise, contemplant ses traits bleus et gonflés, sur lesquels la mort n'avait même pas laissé sa beauté fatale. Quelque évidente que fût cette mort, il n'avait pu encore s'accoutumer à y croire. Il éprouvait cette espèce d'incertitude qui semble une dernière et vague protestation du cœur contre la raison. Par instans, il écoutait s'il

n'entendait pas respirer auprès de lui, il regardait ce corps immobile comme s'il eût attendu un mouvement; il se répétait bien que Louise était morte, mais ce mot restait comme en suspens sur les bords de son âme. Il éprouvait encore une incrédulité irréfléchie qu'il ne s'avouait pas à lui-même, et quoiqu'il n'espérât plus, il attendait toujours.

S'il eût embrassé tout entière cette pensée de séparation éternelle, peut-être y eût-il succombé; mais la seule idée qu'il perçut clairement était celle d'un effroyable malheur. Son esprit n'alla pas plus loin que la souffrance actuelle, et ne comprit pas pleinement et complètement la perte qu'il avait faite. Louise était encore là!... sans mouvement, sans voix, défigurée; mais elle était là!... et, tant qu'il voyait une ombre d'elle, il ne pouvait croire qu'elle fût perdue.



Puis, une préoccupation accessoire, à laquelle un instinct bienfaisant le poussa sans doute, fit diversion à sa souffrance. Il commença à penser au rival qui, après lui avoir ôté l'amour de sa fiancée, l'avait tuée. Il chercha comment il pourrait le connaître pour se venger, et cette recherche s'empara bientôt de toutes ses facultés. Les désappointemens, les surprises et les désespoirs qu'il avait éprouvés depuis quelque temps lui vinrent en mémoire tous à la fois. Ses frémissemens de douleur se transformèrent en mouvemens furieux, et il sentit le besoin de s'en prendre à quelqu'un de ce qu'il souffrait.

En effet, depuis qu'il était né, tout avait tourné contre lui. Puisque ses généreuses passions ne lui avaient apporté que tortures, pourquoi ne pas essayer les mauvaises? Oh!

il sentait qu'il y aurait de la joie à se venger de celui qui venait de lui enlever sa dernière espérance, à lui cracher au visage, à le fouler sous ses pieds; mais où le prendre? comment le reconnaître?

Il se mit à parcourir à grands pas la chambre de Louise, promenant ses regards autour de lui, comme s'il eût cherché quelque indice qui le mit sur la voie. La pensée que la jeune fille avait peut-être laissé des lettres capables de l'éclairer le porta à chercher avec plus de soin. En entrant dans la seconde chambre, quelques feuilles éparses frappèrent ses yeux, c'étaient les derniers mots écrits par Louise. Larry n'eut besoin de lire que quelques lignes pour tout apprendre; sa première inspiration ne l'avait pas trompé, celui qu'il cherchait, c'était Arthur Boisard.



Au milieu de son désespoir, cette découverte lui causa une sorte de joie farouche. Il trouvait donc enfin l'occasion de se justifier d'une haine instinctive et si long-temps cachée; il n'y avait qu'un seul homme qui lui fût importun dans le monde, et c'était celui-là qui se trouvait son ennemi ! Il ramassa précieusement les preuves qu'il venait d'acquérir, et retourna s'asseoir près du lit de Louise. La certitude de connaître l'auteur de ses souffrances avait subitement apaisé son impatience irritée; sûr maintenant de le trouver, il déposa pour un instant ses pensées de vengeance.

Antoine était toujours à la même place, la nuit commençait à venir, et l'on apercevait à peine les objets dans la chambre funèbre. Des pas pressés se firent entendre dans le corridor, et quelqu'un entra.

Il releva la tête avec une sorte de presentiment, mais sans prononcer une parole. La personne qui venait d'entrer, et que l'obscurité ne permettait pas de distinguer, s'arrêta un instant près du seuil, puis appela d'un accent ému :

— Louise !

A cette voix, Larry s'élança vers la porte; Arthur et lui se reconnurent en même temps.

— Ah ! c'est Dieu qui vous envoie, s'écria Antoine.

— Où est Louise ? demanda Boissard; l'avez-vous vue ? est-elle ici ?

— Elle est ici.



— Où donc ? Il fit quelques pas dans la chambre, tout troublé, en appelant Louise.

— Elle ne vous répondra pas, dit Antoine sourdement.

Arthur se détourna brusquement.

— Pourquoi ? pourquoi ? Où est-elle ? Je veux la voir.

Antoine le saisit par la main, le mena vers le lit, et, écartant brusquement les rideaux :

— La voilà ! dit-il.

Arthur jeta un cri : il se pencha sur Louise, toucha ses lèvres, son front glacé.

— Mais elle est morte ! s'écria-t-il avec horreur.

— Ne le saviez-vous donc pas, vous qui l'avez tuée ?

— Morte, mais c'est impossible ! Êtes-vous sûr qu'elle soit morte ? Un médecin ! faites venir un médecin !

— Le médecin est venu et s'en est allé.

— Mon Dieu, c'est donc vrai ! Et je n'ai pu l'empêcher !... Cette lettre est venue trop tard ! Oh ! malheureux, malheureux !

Boissard se frappait le front de ses deux poings en poussant des sanglots étouffés ; il se pencha de nouveau sur la couche et saisit les mains de la morte.

— Louise ! Louise ! Oh ! mon Dieu ! reviens à la vie ; je t'aime, Louise ; tu ne me



quitteras plus; pardonne-moi, Louise, Louise!

Il était courbé sur la jeune fille, il la serrait dans ses bras, il couvrait de baisers son froid visage. Jusqu'alors Antoine avait maîtrisé sa douleur et sa colère; mais en entendant ces expressions d'amour, en voyant les caresses prodiguées à ce cadavre, une jalousie furieuse sembla se réveiller en lui. Ses yeux lancèrent des flammes; il fit un pas en avant.

— Boissard! cria-t-il, les lèvres tremblantes et les mains crispées.

L'accent avec lequel ce nom avait été prononcé était tel, qu'il traversa le désespoir d'Arthur et toucha droit à son âme. Il se redressa, jeta un regard sur Antoine et

sembla se rappeler enfin qu'il était devant un rival auquel il avait enlevé sa fiancée; il baissa les yeux avec embarras. Antoine étendit la main sur la morte, et d'une voix qu'agitait un tremblement intérieur :

— Ce cadavre est à moi, monsieur, dit-il; respectez-le.

Arthur le regarda avec étonnement.

— Oui, reprit-il plus amèrement, c'est moi qu'elle a chargé de lui creuser une fosse; elle a compris qu'un legs pareil ne pouvait vous être offert. Comment s'embarrasser d'une maîtresse morte, quand il en est tant d'autres encore pleines de vie, d'espérance et de crédulité? Un homme bien né peut-il donc s'occuper des cadavres de toutes les



jeunes filles qui ont cru à son honneur et qui se tuent parce qu'il les a abandonnées ?

— Je pardonne à l'amertume de vos paroles, Larry, dit Arthur. J'ai été involontairement pour vous une cause de souffrance ; je comprends vos reproches, et je les excuse.

— En vérité, monsieur ? Ainsi vous me permettez de vous demander compte de votre déloyauté ?

— Antoine !...

— Vous me permettez de vous dire que vous vous êtes joué de cette jeune fille, parce qu'elle était faible, pauvre, sans famille, et qu'avec elle on pouvait être méchant sans peur ?

— Monsieur, prenez garde, répéta Boissard qui sentait la colère venir.

— Et quand vous m'aurez permis de vous dire tout cela, ajouta le jeune homme dont la voix s'élevait toujours, je vous dirai, moi, sans que vous me le permettiez et en face, que vous êtes un lâche..., un lâche, entendez-vous, Arthur Boissard !

— Je vous laisse le choix des armes, dit Arthur précipitamment ; sortons.

— Pas encore : je conçois votre empressement. En tuant l'homme qui méprise on espère tuer le mépris ; mais vous oubliez que je dois d'abord donner la sépulture à ce cadavre : ayez patience, monsieur, vous pouvez bien mettre un jour entre vos assassins.